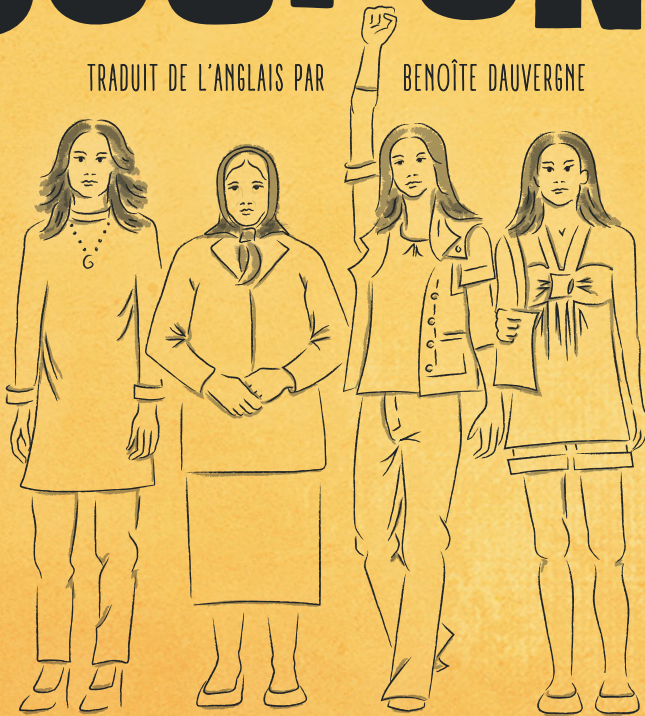



MALU HALASA

# LA MÈRE DE TOUS LES COCHONS

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

BENOÎTE DAUVERGNE



 *l'aube*



LA MÈRE DE TOUS LES COCHONS

La collection *Regards croisés*  
est dirigée par Marion Hennebert

Ce livre est édité par Manon Viard

L'éditeur remercie le Centre national  
du livre pour son soutien à cette publication.

Titre original: *Mother of All Pigs*

© Malu Halasa, 2017  
by Agreement with Pontas Literary & Film Agency

© Éditions de l'Aube, 2018,  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-2947-9

Malu Halasa

**La mère de tous les cochons**

roman traduit de l'anglais  
par Benoîte Dauvergne

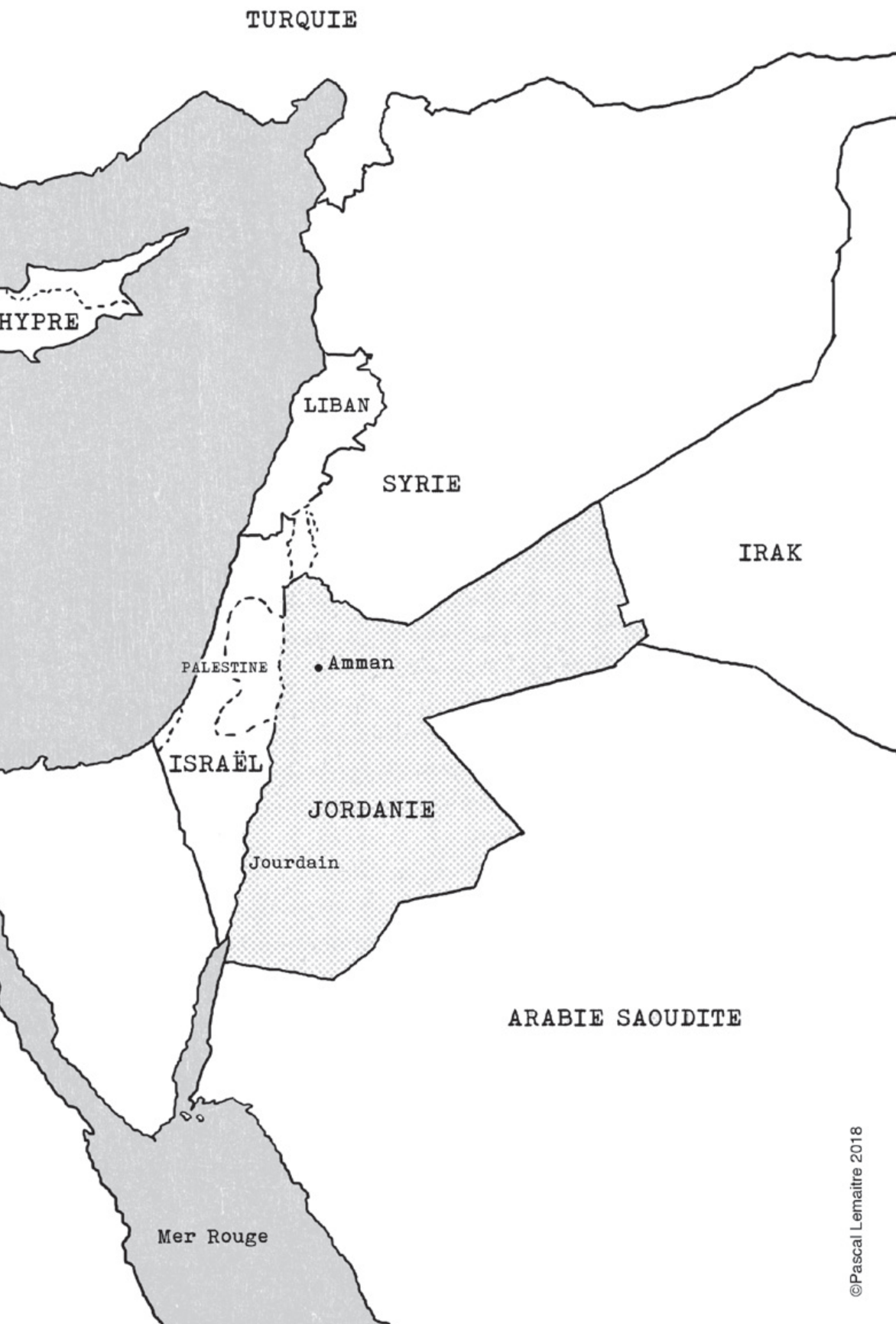
*éditions de l'aube*



Mer Méditerranée

LIBYE

ÉGYPTE



TURQUIE

CHYPRE

LIBAN

SYRIE

IRAK

PALESTINE

• Amman

ISRAËL

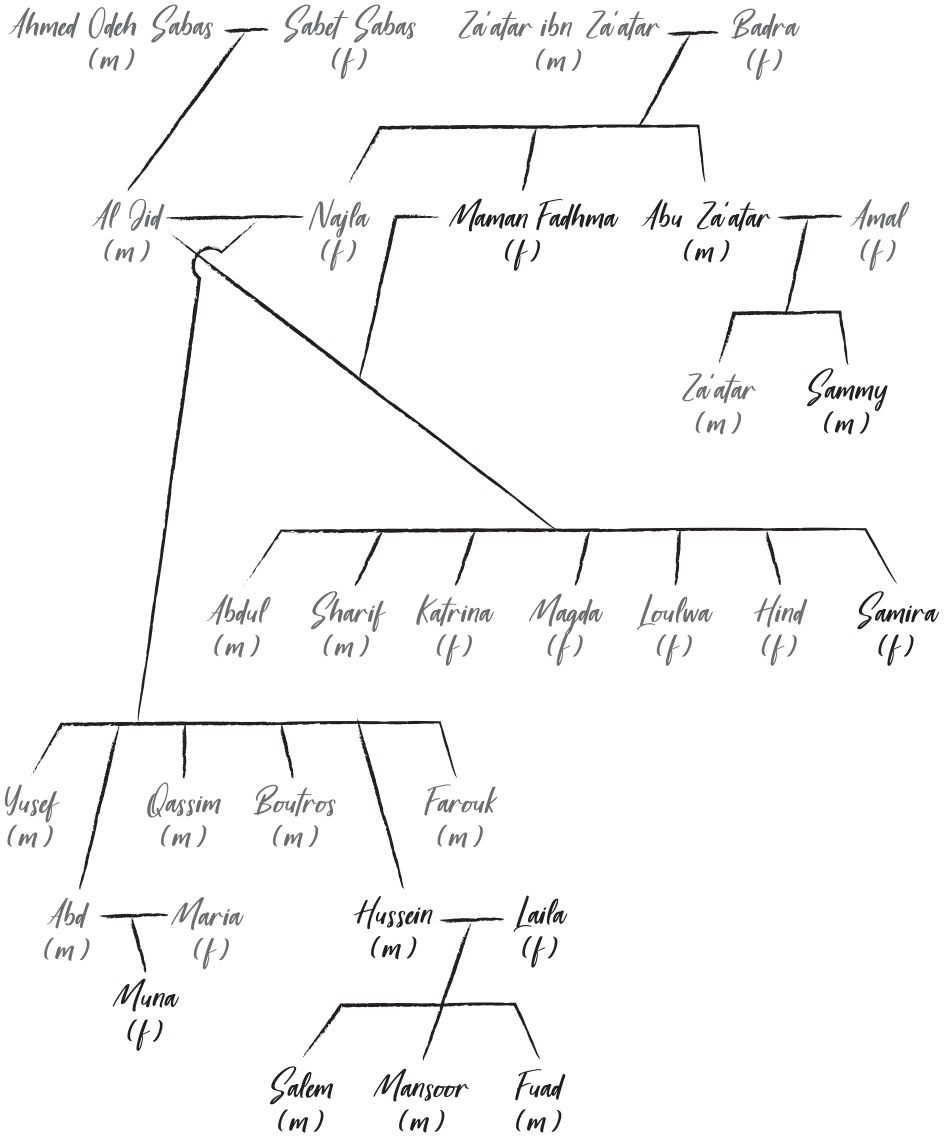
JORDANIE

Jourdain

ARABIE SAOUDITE

Mer Rouge

# Arbre généalogique





*À Andy.*



La déception, telle la désertification, avance. Son odeur de chaussette sale s'infiltré par les crevasses et les lézardes de la nouvelle maison. Cette odeur, familière et constante, accueille Hussein au réveil tous les matins. Tout aussi tenace, une lourdeur sourde se fait sentir dans son cerveau, due ce matin à l'abus de Johnnie Walker Red au dîner de bienvenue servi en l'honneur de sa nièce américaine, Muna. C'est la première fois qu'elle visite la terre natale de son père. Hussein s'est ainsi convaincu qu'il mettait un peu d'ambiance à cette réunion de famille, alors qu'il ne faisait que se souler égoïstement. Il s'habille avec des gestes lents en espérant que le brouillard dans sa tête se dissipera une fois qu'il se sera aspergé le visage d'eau. Mais lorsqu'il ouvre le robinet du lavabo de la salle de bains, il ne s'en écoule pas même un filet. Hussein repense soudain aux réservoirs vides et grinçants sur le toit, ainsi qu'au camion-citerne d'eau qui a trois semaines de retard. Guidé par l'odeur, il cherche à tâtons les boîtes en fer que réserve sa belle-mère pour ce type de situation. Lorsque les réservoirs sont presque à sec, maman Fadhma remplit quelques récipients à la citerne collective de la ville. Sa santé n'étant pas brillante, elle les rapporte à la maison en taxi. Trop paresseux pour l'aider, Hussein ne lui reproche jamais cette dépense.

Cette eau a un goût de plomb, elle sent les éléments, comme l'odeur qui l'accueille au réveil. Le même goût se répand dans le verre de thé qui l'attend sur la table de la cuisine. Sa première gorgée avide lui ébouillante la langue et l'aide à retrouver ses esprits mais le goût, si brut, le rebute. On a l'impression de manger de la

terre. Lorsque Hussein se penche pour embrasser sa belle-mère, il en perd presque l'équilibre. Il tousse, se laisse tomber sur un siège bien placé et refuse la nourriture disposée devant lui d'un hochement de tête à peine perceptible. Il serre le verre de thé chaud contre sa poitrine comme une bouée de sauvetage.

« Du *khubz* ? »

La vieille femme lui tend le morceau de pita brûlante qu'elle vient de déchirer. Maman Fadhma a disposé le thé et les plats de son petit déjeuner avec soin, comme si le monde tournait autour de ses attentes et de ses besoins. Vêtue d'une nouvelle robe bleue en polyester – cadeau de sa petite-fille d'Amérique –, elle est prête à le servir, mais comme Hussein se contente à nouveau de secouer la tête, elle mord elle-même dans le pain.

« Quelle fête, hier soir. »

Ces mots sortent lourds et longs comme un soupir, mais sa voix monte à la fin de la phrase : elle sollicite son opinion.

Hussein se tient totalement immobile. Il sait qu'elle apprécierait une conversation sur la fête, sur Muna, sur n'importe quoi, mais il doit conserver son énergie déjà réduite pour affronter la longue journée qui l'attend.

Constatant cette absence totale de réaction, maman Fadhma plisse ses petits yeux. Elle houspillerait bien cet homme qui mange si peu et boit autant ; il y a cependant bien longtemps qu'il s'est assuré son silence. Elle lui pardonne tout, même lorsqu'il se ridiculise comme il l'a fait hier soir. Les rares fois où elle trouve le courage de lui faire des reproches, ses remontrances restent douces et réconfortantes.

Hussein est toujours considéré comme le plus beau de ses six frères. Il se débrouillait même pour être à son avantage dans l'uniforme kaki ordinaire, identique à des milliers d'autres, qu'il portait au service militaire. Son béret rouge, usé, avait un petit quelque chose qui mettait en valeur ses traits juvéniles. L'association de son étoile de lieutenant et du discret aigle brodé de sa brigade d'élite produisait une magie subtile que plus d'une femme trouvait irrésistible. Aujourd'hui, tandis qu'il décroche sa blouse de boucher

crasseuse du portemanteau derrière la porte d'entrée et quitte la maison, il paraît évident qu'Hussein a tout perdu de sa superbe allure. Les années écoulées ont imprimé des pattes d'oie sur ses traits jadis lisses et séduisants.

Dehors, les fissures de l'escalier en pierre en disent aussi long. Sa maison est le plus récent des bâtiments qui bordent le chemin de terre accidenté. Les habitations du voisinage sont faites de terre crue ou de pierre ; irréguliers, tassés et usés, leurs murs dissimulent des pièces semblables aux caries d'une rangée de dents pourrissantes. Malgré sa construction moderne, la maison d'Hussein présente déjà quelques signes révélateurs de délabrement.

Au-delà de la clôture, s'étendent vers le lointain brumeux des champs clairsemés de broussailles. Cette brume n'est pas la conséquence de sa gueule de bois ; la température recommence à grimper. Sur le chemin de terre, deux ou trois chiens errants rôdent mollement. Ils sont là tous les matins, attirés par l'odeur de sang caractéristique que dégage la camionnette cabossée occupant presque toute la courte allée recouverte d'un maigre gravier. D'habitude, Hussein fait semblant de ramasser une pierre. Il n'est pas nécessaire de la lancer ; il suffit aux chiens de le voir se baisser pour se disperser dans la rue, conditionnés depuis l'enfance à anticiper la cruauté des hommes. En général, Hussein se réjouit de cette petite victoire mais aujourd'hui, il se sent trop nauséux pour pouvoir se baisser. Il se contente de frapper mollement la terre du pied près du bâtard le plus proche puis passe le doigt le long d'une éraflure fraîche qui s'étend du feu arrière à la portière du conducteur. Elle n'était pas là hier matin. Plusieurs griffures similaires, que l'on ne peut attribuer à l'usure naturelle provoquée par les rues non goudronnées, enlaidissent la peinture. Celle-ci est plus longue et plus profonde que les autres. Soit la situation empire, soit les pierres se font plus pointues. Hussein soupire puis se glisse péniblement derrière le volant. Cette camionnette a été conçue pour des personnes beaucoup plus petites que lui. Même lorsque le siège est reculé au maximum, ses genoux touchent presque le volant. Dans le rétroviseur, il aperçoit un visage qui disparaît

derrière le rideau d'une fenêtre de l'autre côté de la rue. Pourtant habitué à être espionné, il fait rugir le moteur dans un vain geste de défi, passe en marche arrière et recule brusquement dans l'allée. Écrasant le frein, il regrette aussitôt cette manifestation de colère imprudente. Son estomac rattrape le reste de son corps et Hussein se sent désagréablement barbouillé. Une sueur froide se répand sur ses épaules et son front. Les mains faibles et maladroites, il s'écroule contre son dossier en soufflant bruyamment. Un chien noir et brun se lève du caniveau, le regarde d'un air apathique puis s'éloigne au trot.

« *Le vin est moqueur, les boissons fortes sont tumultueuses ; quiconque en fait excès n'est pas sage.* » Jaber Ahmed Sabas adorait citer les Saintes Écritures devant ses enfants. Mais Hussein ne se rappelle les paroles de son père que lorsqu'elles ne lui servent plus à rien – après le moment utile plutôt qu'avant. Il lui est facile d'imaginer comment son père aurait évalué la situation actuelle. Jaber Ahmed Sabas, pour sa part chrétien, cherchait toujours à rapprocher les différentes croyances au milieu desquelles il vivait, non à les éloigner les unes des autres. Aux yeux d'Hussein, cette volonté d'éviter le conflit frisait parfois la faiblesse. Si le vieil homme n'avait pas été aussi contraint par ce respect pour ses voisins, la famille aurait profité bien avant de bénéfices semblables à ceux que réalise aujourd'hui le boucher. Mais il lui est impossible de penser à son père sans se sentir mal à l'aise, comme s'il l'avait déçu d'une façon ou d'une autre. À l'époque où la ville n'était encore qu'un village, les gens considéraient Jaber Ahmed comme un chef naturel sans prétention, un homme de valeur. Cet humble et tenace fermier était connu pour son amour de l'histoire et de la narration. Sa réputation de penseur et d'hôte généreux devint si solide que toute la communauté – même les membres de sa famille proche – en vint à appeler le vieil homme Al-Jid – grand-père.

Une explosion de parasites et le jacassement du muezzin diffusé par le haut-parleur de la mosquée chassent le double spectre d'Al-Jid et de Johnnie Walker. L'espace d'un instant,

Hussein se tient totalement immobile ; puis, aussi vite que son fragile état le lui permet, il commence à descendre la colline en direction de la ville. Il ferait bien de se dépêcher s'il veut éviter les problèmes.

Les enclos du bétail sont rassemblés près d'un espace ouvert qui sert d'abattoir improvisé au fond du marché, de l'autre côté de la ville. Hussein examine d'un air morose les animaux agglutinés dans les petits box. On est vendredi, le jour où il ne vend rien d'inacceptable, rien qui risque d'insulter ses amis et voisins musulmans. C'est une promesse qu'il s'est faite au début de sa carrière et qu'il est déterminé à tenir. Un mouton blanc sale, un peu plus gros que les autres, attire son regard. Hussein fait signe au jeune garçon mâchant un chewing-gum, assis dans le coin du box, de le lui amener afin qu'il l'inspecte. Hussein examine soigneusement ses yeux et ses oreilles puis ouvre sa gueule pour vérifier l'état de ses dents. L'animal paraît en bonne santé. Il soulève sa patte arrière et tente d'évaluer la proportion de graisse et de viande. Satisfait, il rend au garçon la corde attachée autour de son cou. Hussein choisit ensuite une chèvre et l'examine avec minutie à son tour. Bien sûr, le prix demandé est trop élevé, et son offre, trop faible. Le marchandage se poursuit plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'il accepte de payer un peu plus que la valeur réelle. Il est simplement fatigué d'argumenter. De toute façon, ce mouton est destiné à une commande spéciale. Il récupérera l'argent auprès de son client.

Parfois, les animaux le suivent docilement ; mais lorsque l'un d'entre eux décide d'aller dans un sens et l'autre dans la direction opposée, la situation devient difficile à gérer. D'un geste brutal, Hussein tire brutalement les bêtes récalcitrantes jusqu'à l'endroit où est garée sa camionnette. Il attache le mouton au pare-chocs arrière puis, grâce à une série de gestes fermes et expérimentés, il met la chèvre à terre, attache ses pattes ensemble et la glisse à l'arrière du véhicule. Le mouton subit rapidement le même sort. Hussein verrouille les portières et s'arrête un instant pour s'essuyer

le front. Il a déjà l'impression d'avoir une journée de travail dans les pattes. Après s'être glissé à grand-peine derrière le volant, il met le moteur en marche puis jette un coup d'œil aux animaux derrière lui. Le regard vitreux, voilé, ceux-ci s'attendent à mourir.

Après la vieille citerne collective, la route devient plus étroite et bifurque. D'habitude, Hussein prend le chemin de gauche, qui contourne la partie Est de la ville, puis repart en sens inverse vers la route principale : cela le rallonge de cinq ou dix minutes tout au plus. Mais la commande spéciale pour le banquet de mariage de ce soir doit être livrée avant neuf heures. Une douleur sourde s'installe au milieu de son front. Ce détour forcé lui donne en outre l'impression d'être un criminel, chose qui lui déplaît fortement. Sur un coup de tête, Hussein opte pour le chemin le plus court et prend à droite.

Tout à coup, un homme à cheval surgit d'une ruelle latérale. Hussein pousse un juron et fait une embardée vers la gauche. Devant lui, une foule d'hommes et de garçons quittent la mosquée. Hussein sent son cœur palpiter de nervosité et envisage de faire demi-tour, mais il n'y a pas assez de place. Cette malveillante petite rue bondée refuse de le laisser avancer. Hussein remonte sa vitre et serre le volant dans ses mains.

Des paumes furieuses frappent la camionnette. Des gens crient des insultes. Leurs voix réveillent la chèvre, qui se met à regretter plaintivement la brièveté de son existence. Hussein, voûté sur le volant qui lui rentre dans le ventre, refuse de se laisser intimider. Son corps semble enfler d'indignation, mais ses idées s'éclaircissent pour la première fois depuis son réveil. Il continue d'avancer à un rythme régulier. Les visages hostiles pressés contre sa vitre scrutent son regard d'acier. Hussein n'a aucune intention de leur faire plaisir en exprimant de la colère ou de la peur.

Juste après la mosquée, la rue s'élargit et change de direction. La camionnette traverse doucement la foule qui s'écarte un peu, tandis qu'une petite volée de gravier jaillit sous ses roues. Soudain, quelque chose vole en éclats. Dans le rétroviseur, Hussein aperçoit son agresseur, un adolescent. Ce garçon au visage parsemé de poils



## LA MÈRE DE TOUS LES COCHONS

foncés n'a même pas l'âge de se laisser pousser la barbe. Afin de venger son feu arrière cassé, Hussein écrase le klaxon. Inquiets, les traînards se dispersent et la camionnette du boucher fonce vers la liberté dans un nuage de sable et de poussière.



Laila scrute son visage dans le miroir derrière les flacons de parfum ; elle y cherche avec soin le moindre signe de tension. Massant doucement le point sensible au-dessus de son oreille droite, elle se demande comment il est possible d'avoir mal à la tête chaque fois que son mari boit de l'alcool ! Elle ne se préoccupe pas de l'odeur acide des couches souillées du petit qui s'élève du panier à linge, ni de ses fils plus âgés qui dorment dans leur chambre. Laila n'exige qu'une seule chose et n'hésite pas à le rappeler bruyamment tous les matins. Peu importe combien d'eau il reste et d'où elle vient – que ce soit de la ferme, d'un de ces camions-citernes illégaux ou d'un fichu trou dans le sol. Elle tient seulement à ce que la réserve soit assez importante pour son usage exclusif et immédiat. Les jours où il faut rappeler à maman Fadhma que les boîtes en fer sont presque vides dans la salle de bains, il peut lui arriver de hausser le ton et même se montrer grossière.

Vidant presque le dernier des plus grands récipients, Laila se lave le visage puis brosse ses cheveux châtain mi-longs avant de se maquiller. Derrière la cigarette qu'elle a prise dans le paquet posé sur le rebord de la fenêtre, elle réexamine son reflet et hoche la tête avec une gratitude peinée. Elle a bonne mine malgré tous les éléments qui jouent contre elle. Certaines femmes paraissent physiquement vidées d'avoir enchaîné les grossesses sans prendre le temps de récupérer. Mais après chaque naissance, Laila a pris de rigoureuses précautions, choisissant le régime, le maquillage et les vêtements adéquats. Ses ongles sont manucurés, sa peau est souple et douce.

La discipline a toujours fait partie intégrante de son tempérament. Son attitude souvent intransigeante lui donne l'air fermement maîtresse d'elle-même, quel que soit son état réel. Se détournant du miroir, Laila ressent une douleur fulgurante. Rappel ou avertissement ? Elle ouvre un flacon d'aspirine extra-forte, avale trois comprimés avec ce qui reste d'eau dans la boîte puis tire une dernière fois sur sa cigarette à moitié consumée, avant de l'écraser dans un cendrier fumant.

Forte d'années d'expérience, maman Fadhma est habituée aux expressions tout en nuances de sa belle-fille. Lorsqu'elle devine que Laila désire prendre seule son petit déjeuner, elle quitte la cuisine sans un bonjour ni la moindre hésitation. Fadhma reste à distance de la jeune femme. Comme s'il n'était pas déjà assez difficile d'habiter dans la maison de Laila, sa plus jeune fille, Samira, est obligée comme elle de vivre aux crochets de son beau-fils Hussein.

Ce matin, Laila fait un effort visible. Elle remplit le verre de thé de la vieille femme avant de se servir et de s'asseoir de l'autre côté de la table, devant un impressionnant festin d'œufs durs, de fromage *labneh*, de tranches de tomate, d'oignons verts, d'olives vertes et noires, de thym séché *za'atar*, d'huile d'olive et de pain.

« Alors, qu'en as-tu pensé ? »

Fadhma engage rarement la conversation avec sa belle-fille, mais elle se sent perturbée depuis l'arrivée de leur visiteuse de vingt-deux ans. Le père de Muna, Abd, est le deuxième fils de la sœur de Fadhma, Najla. Fadhma les a élevés, ses cinq frères et lui, en même temps que ses cinq filles et deux garçons, après avoir épousé Al-Jid à la suite du décès de sa sœur. Le départ d'Abd de Jordanie il y a vingt-cinq ans a accéléré le déclin de sa famille, mais la vieille mère ne lui reproche rien. Il fut le premier des treize enfants d'Al-Jid à défier mille ans de tradition en épousant une *'ajnabi*, une étrangère.

« Elle ne ressemble assurément pas à notre côté de la famille », observe Laila d'un ton pince-sans-rire.

« Une vraie Chinoise », a lâché Fadhma lorsqu'elle a rencontré Muna pour la première fois, hier soir, ce qui a fait rire nerveusement tout le monde, y compris Laila.

Les vastes étendues de terre et d'océan séparant les deux pays n'ont pas empêché quelques histoires déplaisantes de leur parvenir par courrier, par téléphone et, pire que tout, par bouche-à-oreille. Le caractère désagréable de la mère étrangère de Muna, capable de lacérer les costumes de son mari et de casser la vaisselle d'une cuisine tout entière, est entré dans la légende de la famille Sabas depuis longtemps. Ces récits ne font que confirmer l'incertitude de toute union avec un inconnu étranger à la communauté et non sélectionné.

« Franchement, grogne la vieille femme, la petite aurait pu venir avec son père. Mais non, elle a insisté pour voyager seule alors que les broyeurs fracassent tout sur leur chemin en Syrie et en Irak. »

Laila trouve agaçant que maman Fadhma insiste pour appeler les djihadistes « broyeurs » – traduction du mot *deas*. À l'évidence, elle le fait juste pour l'embêter, mais Laila refuse de se laisser provoquer. La famille de son mari l'intéresse rarement. Toutefois, elle trouve la jeune femme en elle-même fascinante.

« J'ai demandé à Muna si elle avait un petit ami ou si sa famille avait des projets de mariage pour elle, et tu sais ce qu'elle m'a répondu ? »

Laila picore dans les plats sur la table et poursuit sans attendre la réponse de sa belle-mère.

« *“Tu plaisantes ?”* »

Sa repartie a suscité en elle un tel mélange de désapprobation et de jalousie que Laila a été incapable de poursuivre la conversation. Elle a encore du mal à en croire ses oreilles en y repensant ce matin. Aussi ajoute-t-elle après coup :

« Cette assurance – cette liberté ! »

Dès que les mots s'échappent de ses lèvres, Laila devine qu'elle a dit ce qu'il ne fallait pas.

« Comme si cela manquait dans le coin ! C'est contagieux, tu ne crois pas ? »

La méchanceté du ton de Fadhma n'échappe pas à sa belle-fille. Toutefois, celle-ci ne faisait pas allusion au sujet déplaisant qu'elles évitent toutes les deux mais qui l'embête depuis un bon moment, il faut bien le reconnaître.

« Il faut que tu parles à Samira, déclare Laila avec froideur. Tu es sa mère, après tout.

— Oui, la mère est toujours la première qu'on accuse. »

Pour la forme, la vieille dame esquisse un geste de la main sous le menton, comme si elle se tranchait la gorge.

« Mais je vais te dire une bonne chose, ajoute-t-elle avec irritation, je ne suis pas la seule fautive dans cette famille. »

S'attendant au pire, Laila s'arme de courage avant de disputer ce combat au saut du lit. Mais en fin de compte, sa belle-mère commence à se lamenter ouvertement, ce qui surprend Laila car cela ne lui ressemble pas : Fadhma ne laisse jamais rien transparaître de son caractère d'habitude, hormis son obstination.

« J'ai supplié Hussein de rappeler son devoir à Samira – de la conseiller. Sa réputation et la nôtre sont en jeu. »

L'humeur de Fadhma change aussitôt ; elle prononce alors quelques mots lestés de plomb :

« Mais il a la tête ailleurs. »

Soudain, l'une des expressions idiomatiques anglaises que Laila enseigne à ses lycéennes lui vient à l'esprit : dans cette pièce rôde un problème plus imprévisible que le fameux éléphant – plus sale et malodorant aussi. Il saccage tout dans leurs vies... Cependant, tous leurs désaccords ne sont-ils pas identiques à celui-ci ? Fadhma essaie toujours d'échapper à la critique. Mais ce matin, Laila refuse de se laisser décourager.

« Lorsque j'interroge Samira, elle trouve toujours une parfaite excuse à ses sorties, dit Fadhma en sirotant imperturbablement son thé.

— La nouvelle directrice m'a dit qu'elle l'avait croisée dans la capitale, réplique Laila. Imagine un peu : ta fille laisse tomber l'école de formation pédagogique, se retrouve désœuvrée et finit par traîner avec des étrangers, alors que c'est si dangereux ! Bien sûr, madame Salwa croit seulement avoir vu quelqu'un qui *ressemblait* à Samira. »

Les deux femmes se blottissent mentalement l'une contre l'autre dans un silence tendu. Laila ne saurait dire avec précision

quand elle a commencé à soupçonner Samira de prendre sa vie à la légère. Ce n'était pas pendant les grands soulèvements du Printemps arabe ; ses amies adolescentes et elle étaient trop jeunes pour participer aux manifestations. Mais quelque chose est devenu malsain et Laila ne sait pas très bien ce qui a provoqué ce changement – l'incertitude politique qui les encercle ou bien les gens que fréquente la demi-sœur d'Hussein ?

Bien qu'elle ait de nombreux doutes sur la société dans laquelle elle vit, Laila respecte méticuleusement les limites de la morale sociale et s'attend à ce que ceux qui vivent avec elle fassent de même. Samira, la demi-sœur célibataire de son mari, est particulièrement vulnérable car il en faut assez peu – la simple rumeur d'une inconduite de sa part, peut-être – pour que la ville tout entière s'enflamme et qu'une famille soit ostracisée à jamais. Au sein d'une culture où la vertu d'une femme est d'une importance capitale, tout besoin de se justifier est signe de son érosion. Mieux vaut éviter d'attirer les regards. Les femmes de la famille Sabas doivent se protéger mutuellement car personne d'autre ne le fera.

Se levant avec lenteur de son siège, maman Fadhma sourit d'un air suffisant.

« Au moins, grâce à notre invitée, ma fille ne sera plus seule dehors, n'est-ce pas ? »

La vieille femme tire les pans de sa nouvelle robe autour d'elle comme un bouclier. Cet épais tissu va la faire suer comme un porc. Oubliant ses bonnes manières, Laila laisse presque échapper un rire. Ce sont les expressions anglaises sur les animaux qu'elle trouve les plus utiles dans et en dehors de la classe.

Ses pensées sont interrompues par l'arrivée de Salem, son fils de sept ans, qui entre en bondissant dans la cuisine. Soulagées, les deux femmes se détournent l'une de l'autre. Laila prend le visage à la forme parfaite de son fils entre les mains et le serre. Malgré tout, il faut bien admettre que la vie la gâte. Son aîné est une grande source de réconfort pour elle, et le voir aussi frais et éveillé dissipe aussitôt sa mauvaise humeur. Il est né exactement

neuf mois après son mariage. À l'époque, Hussein vivait toujours à la caserne militaire, aussi son premier-né est-il devenu l'amour de sa vie.

Dans l'entrée, un deuxième garçon, plus petit, attend en silence. Aussi foncé que son père, Mansoor a également hérité de son tempérament et tend à être réservé et maussade. Parfois, une chose tout à fait insignifiante le bouleverse, ce qui provoque aussitôt une crise d'asthme. Laila remarque tout de suite son front plissé. Mansoor trouve difficile de faire aussi bien que ce frère qui, bien qu'âgé d'un an de plus seulement, est beaucoup plus sûr de lui.

Elle fait signe au petit garçon d'approcher et l'appelle avec douceur :

« *Habibi*, chéri, viens ici. »

Elle lui tapote le dos tandis qu'il grimpe sur la chaise à côté d'elle.

Les deux enfants encore en pyjama se sont lavé le visage. Salem se goinfre de pain et de yaourt, tandis que Mansoor supplie Laila de le faire manger.

« Tu es un grand garçon maintenant, ricane Salem.

— Nan, je suis pas... »

La voix de Mansoor se trouve aussitôt réduite à un sifflement asthmatique.

Laila les fait taire puis coupe un œuf dur avec une cuillère et glisse un morceau entre ses lèvres serrées. Avant que les railleries ne reprennent, elle avertit les garçons :

« Votre nouvelle tante dort encore ! »

Tous deux baissent la voix. Ses fils aiment bien leur visiteuse. Ils se sont jetés sur les cadeaux envoyés par leurs parents de l'étranger et leur rencontre en chair et en os avec une Américaine, portrait craché d'Abby de *NCIS*, les a impressionnés. Quelques instants plus tard, Salem oublie l'avertissement de sa mère et agite une fourchette sous le nez de son frère. Leur chamaillerie attire aussitôt l'attention de Fadhma qui s'approche de la table. Elle enveloppe Mansoor de ses bras tout en cajolant Salem, jusqu'à ce que les deux frères promettent d'être sages. Tandis qu'ils se délectent de son affection, Laila se demande momentanément



pourquoi ses enfants ne lui font jamais part de leurs problèmes. Elle les soupçonne d'être plus proches de Fadhma parce qu'elle se plie à tous leurs caprices. Le sentiment qu'ils éprouvent pour leur mère – et que Laila entretient activement – est un respect plus façonné par la peur que l'amour.

« Voyez un peu le souci que vous causez à votre *jadda* ! » dit-elle à ses fils.

Elle se moque que les garçons tourmentent leur grand-mère. Il est cependant nécessaire de se montrer polie, même si ce n'est que par pure forme.

« Je ne me montre pas à la hauteur, *oum Salem* », répond Fadhma.

Cette simple déclaration fait office de double attaque dans le discret conflit qui les oppose. Elle sait que la fausse humilité agace Laila, et en l'appelant « *mère de Salem* », elle réduit efficacement sa belle-fille à une fonction.

Laila ignore impérieusement Fadhma et regarde le seau qui contenait jadis vingt litres de beurre clarifié, posé sur le buffet près de l'évier. Rempli de l'eau précieuse de leur dernière vaisselle, il se trouve là depuis trois semaines.

« Ce camion a intérêt à passer aujourd'hui », grommelle-t-elle, dégoûtée par le chaos qui l'entoure.

Les choses ne devraient pas se passer ainsi.

La semaine dernière, les garçons n'exigeaient pas une telle surveillance ; ils mangeaient vite, s'habillaient puis sortaient jouer avec leurs copains avant de partir à l'école avec leur mère. Mais à présent, tous deux se chamaillent et jouent avec la nourriture. Laila a en outre remarqué que quand vient l'heure de partir, ils deviennent étrangement silencieux. Aurait-elle réussi à déterminer la cause de leur malheur si elle ne les avait pas espionnés ?

Hier soir, après l'arrivée de Muna, Laila était dans la cuisine lorsqu'elle a entendu Mansoor pleurnicher sur la terrasse de derrière :

« Ces garçons ne m'aiment plus. »

Au lieu d'aller lui demander ce qu'il se passait, elle s'est cachée derrière les épais rideaux couvrant la porte de la terrasse.

Salem a posé son pistolet en plastique flambant neuf, cadeau de l'une de ses tantes américaines, et s'est exclamé : « Et alors ? Ils m'ont dit qu'ils me détestaient aussi. »

En les observant, Laila a deviné qu'il était inconcevable pour le petit que quelqu'un éprouve autre chose que de l'admiration pour son frère aîné.

« Quoi ? » s'est étonné Mansoor, incrédule.

Salem, très mûr pour son âge, a alors pris un mouchoir dans une boîte entre les coussins, essuyé le nez de son frère et posé doucement le bras sur ses épaules. La colère que suscitait encore en elle son mari l'a finalement emporté sur le chagrin de Laila.

Elle se lève soudain de table.

« Dépêchez-vous ! » ordonne-t-elle aux garçons avant de quitter la cuisine.

Ses pas se font plus légers lorsqu'elle ouvre la porte de la chambre. Juste derrière, dans un lit à barreaux en bois, dort Fuad, le plus jeune de ses trois fils. Elle repousse une boucle humide de son front. Le petit, pas encore âgé de deux ans, n'a presque pas fermé l'œil de la nuit à cause d'un mal de ventre ; le dîner de famille en l'honneur de Muna l'avait trop excité. Laila se prépare. Elle jette un dernier coup d'œil à l'enfant endormi puis tire la porte derrière elle.

Un silence absolu règne dans le couloir. La porte de la chambre de Samira est également fermée, ses occupantes toujours endormies. Laila perçoit juste un bruit de pas dans le salon – Fadhma, sans nul doute, qui se plaint auprès de son défunt mari. Elle trouve les garçons dans leur chambre, qui l'attendent en silence, prêts pour l'école. Salem et Mansoor lèvent les yeux vers elle.

« *Yalla*, chuchote-t-elle. Allons-y. »

À la boucherie, Hussein se montre très scrupuleux en ce qui concerne le stockage de sa marchandise. Il possède deux réfrigérateurs, l'un pour la viande autorisée, l'autre, beaucoup plus grand, pour la viande interdite. Ils ne portent pas d'étiquettes « *HALAL* » et « *HARAM* ». Si lui-même ne respecte aucune restriction alimentaire d'ordre religieux, il tient tout de même à agir de manière responsable – même s'il est le seul conscient de ces précautions. Dans le coffre *halal*, presque vide, ne traînent plus que quelques morceaux d'abats. Le mouton et la chèvre fraîchement abattus sont suspendus à des crochets dans la vitrine. L'autre coffre est rempli à ras bord en prévision du week-end. Plus tard ce soir, il apportera davantage de jambon et de saucisses sous le couvert de la nuit. Dimanche, avant la fermeture, tout aura disparu.

Les locaux de la boucherie miteuse sont nettoyés tous les jours si l'approvisionnement en eau le permet ; mais les canalisations, souvent bouchées par la graisse épaisse de la viande, laissent échapper une odeur putride désagréablement omniprésente. Hussein allume le brûleur à gaz et fait bouillir une marmite d'eau. Il entend son commis, Khaled, qui travaille à l'arrière de la boutique. Le garçon marmonne une prière, puis Hussein perçoit le raclement frénétique des sabots sur le carrelage et un bruit d'éclaboussure qui laisse place à un gargouillis à peine audible, lorsque le sang, abondant et sirupeux, s'écoule dans un vieux seau en acier galvanisé. Suivent plusieurs chocs assourdis – tranchage de la tête et des sabots –, puis un son semblable au déchirement en deux d'un vieux tapis huileux lorsque Khaled dépouille la bête. Avec un

claquement mouillé, les entrailles se répandent sur le sol, soyeuses et laiteuses. Hussein visualise alors les mains de son commis qui fouillent dans le tas, comme celles d'un sorcier cherchant à lire quelque présage, et en sortent les morceaux délicats : foie, reins et intestin grêle. Le garçon gonfle les poumons par une série de souffles puissants et rapides, le procédé consacré pour évaluer la santé d'un animal. Il revient ensuite dans la boutique, dépose le cadavre du mouton sur le long plan de travail en bois et, tout en essuyant ses doigts sanglants sur son tablier crasseux, il sourit bêtement à son patron.

Hussein l'ignore et choisit un couperet dans la vaste gamme d'instruments bien rodés suspendus au mur. Il y a quelque chose de profondément satisfaisant dans le démembrement d'une carcasse, quelque chose de définitif dans chaque coup puissant. Chaque fois que le couperet s'abat, Hussein sent son moral remonter. Et *vlan* ! pour le jeune délinquant qui a commis l'erreur de fracasser son phare. Et *clac* ! pour le camion d'eau. Et *crac* ! pour Laila. Le prochain craquement sera pour Samira et tous les problèmes qu'elle leur cause. Mais au dernier moment, Hussein change d'avis et assène encore un coup au nom de sa contribution personnelle à la lutte contre la délinquance juvénile. Son travail est méthodique : il sépare les pattes de la longe, le jarret de la poitrine, les côtes de l'épaule, et évacue ses frustrations à chaque coup.

Il choisit deux belles pièces parmi les découpes et les suspend dans la vitrine. Déjà, des mouches commencent à se rassembler au-dessus des tas de viande dont suinte une graisse aussi molle que de la gelée sur le comptoir. Le soudain tintement de la cloche au-dessus de la porte moustiquaire annonce le premier client de la journée. Hussein s'efforce d'afficher un sourire accueillant.

« Madame Habash, quel plaisir ! Qu'est-ce que je vous sers aujourd'hui ? Nous avons de l'agneau délicieux. »

La femme du maire est l'une des personnes les plus importantes de la ville. Elle a épousé son cousin et appartient à une tribu ancienne, dont les ancêtres, comme ceux des Sabas, étaient établis dans une forteresse dans le sud du pays. Il y a plus de cent ans,

leurs familles, ainsi que d'autres chrétiens, ont été obligées de fuir vers le nord – conséquence d'un différend qui s'est transformé en conflit interreligieux. Ils sont finalement arrivés dans une ancienne cité byzantine détruite par des tremblements de terre et ont bâti un village qui s'est transformé en ville. Ce lien historique est utile à Hussein. Il lui permet de passer au bureau du maire toutes les quelques semaines, pourvu de ce qu'il appelle « un petit en-cas » qui s'avère plus gros que les miettes qu'il reçoit habituellement. Hussein considère le coût de ces consultations amicales comme des frais de fonctionnement indispensables. Pourquoi son oncle Abou Za'atar et lui ne mangeraient-ils pas eux aussi à ce râtelier ? Hussein le fait en conscience : personne ne lui demande d'agir ainsi. Cependant, cela ne facilite en rien ses relations avec la femme du maire.

Madame Habash rejette son offre.

« Je me disais qu'Issa aimerait sans doute du poulet pour le déjeuner. Vous n'en auriez pas un dans le fond, dites-moi ? »

Hussein a commencé à élever quelques volailles dans un petit poulailler dans la cour, après avoir appris de la bouche de madame Habash qu'elle n'aime pas aller au marché. Il lui paraît indigne de marchander comme un *fellah*, un paysan. Elle préfère s'adresser à Hussein et est prête à payer pour jouir de ce privilège.

« Khaled, *jajeh* ! » crie celui-ci.

Le garçon apparaît, une robuste volaille tachetée serrée dans ses bras.

Hussein est perplexe. Khaled aime beaucoup ce poulet-là. C'est le meilleur du poulailler. Le garçon lui réserve un traitement de faveur et le nourrit plus que les autres. Toutefois, ne pouvant lui faire aucune remarque devant madame Habash, il saisit le poulet dodu et le retourne afin qu'elle l'examine. La femme du maire hoche la tête d'un air approbateur. Hussein rend alors le poulet à Khaled et lui demande de le préparer. S'il exhorte le garçon à se dépêcher – « *Assre'* ! » –, c'est plus dans son propre intérêt que dans celui de sa cliente, qu'il trouve envahissante. Elle a probablement commandé ce poulet pour pouvoir cancaner pendant que son commis le plume.

« Comment se porte votre famille ? »

Elle inspecte la viande sur le comptoir.

« J'ai entendu dire que votre nièce était arrivée. J'espère qu'elle ne ressemble pas à ces chanteuses de hip-hop arabes.

— Pas du tout. Muna est une jeune femme bien élevée, répond-il, même si ses souvenirs de la soirée sont très flous.

— J'ai hâte de la rencontrer. Je serais ravie de lui montrer la mosaïque après la messe, dimanche.

— Je suis sûr que cela lui plaira. »

Hussein devine ce qui va suivre.

« Peut-être vous joindrez-vous à nous ? »

Il y a longtemps qu'Hussein a renié ses maigres convictions religieuses. L'expérience de la vie mettait sérieusement sa foi à l'épreuve. Autrefois, il allait néanmoins à l'église pour la forme. Comme sa consommation d'alcool, l'écoeurement et la honte finirent par s'accroître, il cessa peu à peu d'y assister. Ce furent du moins les raisons qu'il avança. Sa femme insiste pour s'y rendre dans l'intérêt des enfants, même si c'est devenu difficile. Parfois, les gens chuchotent et les dévisagent.

Hussein tient à éviter d'offenser une cliente aussi importante. Il complimente habituellement le bon goût de madame Habash et approuve ses idées même lorsqu'il estime qu'elle fait fausse route. Son oncle affirme bêtement qu'il s'agit d'une judicieuse pratique commerciale.

Cette fois, Hussein choisit de rester évasif.

« Le dimanche est ma journée la plus chargée, madame Habash. »

Il est difficile de ne pas remarquer les voitures qui encombrant la rue principale le week-end.

« Tous mes clients sont chrétiens. Et quand c'est possible, je me réserve un moment seul pour... »

Ne pouvant se résoudre à mentir aussi effrontément, il ravale le mot « prier ».

« C'est très bien tout ça, soupire-t-elle. Mais le commerce ne doit pas se substituer à la prière. La religion pose les bases de notre façon de vivre. »

Madame Habash va lui rappeler à coup sûr que leur ville est mentionnée dans la Bible. Les ruines byzantines sur lesquelles se sont établies leurs familles étaient celles d'une ancienne cité moabite dont Moïse a foulé le sol et où Isaïe a annoncé sa prophétie. VISITEZ LA TERRE DES PROPHÈTES ! clament les inscriptions sur les flancs des cars touristiques. Son père aurait été on ne peut plus d'accord.

Hussein lève les mains en l'air et concède avec lassitude :

« Je ne peux rien répondre à ça. »

Madame Habash persévère sans l'écouter.

« Pas plus tard que ce matin, je disais justement à Issa que même une femme de mon grand âge ressent une certaine pression en approchant du quartier Est. Je peux vous l'assurer, d'ici un an, toutes les femmes d'ici porteront le hijab. »

Hussein sait quelle réaction elle attend de lui, mais ses clients du quartier Est se montrent tout à fait corrects avec lui. Sa camionnette a peut-être été attaquée devant la mosquée, mais il ne peut se résoudre à garder rancune à une religion et ceux qui la pratiquent. Ses dix-huit années dans l'armée lui ont appris à se méfier du fanatisme institutionnalisé comme de la peste, et sa mission spéciale de deux ans ne l'en a pas dissuadé.

*L'hypocrisie, se répète-t-il, n'est pas l'apanage des choyés et des protégés qui s'aventurent rarement hors des limites de leur famille et de leur maison.* Il s'est heurté à celle de ses commandants et de la police secrète, des hommes bien plus perfides que madame Habash. Hussein trouve tout de même son attitude inquiétante. À l'époque où le nombre de réfugiés syriens était encore faible et qu'ils étaient hébergés par des parents ou des amis compatissants, elle insistait sur l'importance de la solidarité et organisait une collecte humanitaire quand l'envie la prenait. Les sans-abri et les démunis qui échouaient ici n'étaient rien de plus que des enquiquineurs, plus pitoyables que redoutables. Mais lorsque des centaines de milliers de personnes traversèrent la frontière et que le quartier se peupla de réfugiés et autres migrants, les données démographiques de la ville commencèrent à changer et les chrétiens, traditionnellement

majoritaires, se retrouvèrent en infériorité numérique. Ceux qui avaient le plus à perdre – les gens comme madame Habash – réagirent en verrouillant leurs portails, en construisant des murs plus hauts et en fermant leurs esprits.

« Laila ne m'a parlé d'aucun problème, objecte-t-il lentement.

— Elle le fera, assène la femme du maire, avant de recommencer à se plaindre. Je me demande bien quand la situation redeviendra normale dans ce pays et quand notre ville nous appartiendra à nouveau. »

Hussein trouve que madame Habash a la mémoire extrêmement sélective. Cette ville ne leur a jamais appartenu. Lorsque leurs grands-pères, oncles et pères – alors petits garçons – se sont installés ici, ils se sont battus contre les nomades locaux au sujet d'un point d'eau. Au fil des générations, on a toujours croisé ici des gens qui fuyaient ou cherchaient refuge auprès d'inconnus. La région tout entière a un long passé de migration forcée. Les Syriens ne sont pas les premiers réfugiés, et ils ne seront pas les derniers.

« Je vends beaucoup de chèvre ces temps-ci... note platement Hussein dans l'espoir de détourner l'attention de madame Habash.

— Je suppose qu'ils ont besoin de viande bon marché pour nourrir tous ces enfants. On comprend pourquoi ils n'ont pas d'argent. »

Hussein se sent soudain épuisé. Cette matinée laisse déjà des traces sur lui. De trop nombreuses lignes de démarcation séparent ceux qui ont de l'argent et ceux qui n'en ont pas. Hussein sue sang et eau entre les deux camps, grappillant ce qu'il peut pour sa famille, mais il a l'impression d'être un raté la plupart du temps.

La fatigue l'emporte sur sa capacité de jugement.

« Nous souhaitons tous avoir beaucoup d'enfants, madame Habash, quelle que soit notre religion : vous n'êtes pas d'accord ? »

La femme du maire n'en a aucun ; c'est la seule faille dans son armure sociale. Hussein se moque d'avoir prononcé une phrase aussi irréfléchie. Les femmes infertiles sont encore moins bien considérées que les réfugiés. Tout le monde en convient : elles ne servent à rien. Chrétiennes, musulmanes ou juives, elles déçoivent leurs familles et leur dieu.



Madame Habash retrouve instantanément son aplomb et vise le point le plus faible d'Hussein.

« Au fait, comment vont les affaires ? »

Avant qu'il ne puisse répondre, Khaled apparaît derrière le comptoir, les vêtements couverts de plumes de poulet. D'un geste fier, il lève la volaille fraîchement plumée.

« Magnifique. »

Hussein donne une tape dans le dos du garçon avec plus d'enthousiasme que nécessaire.

« Bien, madame Habash, elles vont très bien », répond-il à sa cliente en emballant la viande, avant de la lui tendre.

Elle a déjà compté sa monnaie.

« Je ne faisais que me renseigner. Il y a des rumeurs, vous savez. »

S'apprêtant à sortir, elle tient la porte de la boucherie grande ouverte. Hussein est sûr qu'elle va lui faire une remarque sur l'état déplorable de sa camionnette. Aussi lui tourne-t-il le dos afin de s'épargner cet embarras. Privée de public, madame Habash sort et la porte moustiquaire se referme en claquant. Averti de son départ, Khaled revient dans la boutique, sa volaille tachetée bien-aimée caquetant dans ses bras.

*Ce garçon n'est peut-être pas si bête finalement*, pense Hussein, mais sa satisfaction fait long feu.

« Remets-le avec les autres. Nous avons déjà perdu trop de temps. »

Ensemble, ils emballent le mouton dans des sacs en plastique transparent. La viande est destinée à la cuisine de Matroub, l'ami d'Hussein, et au festin de ce soir célébrant le mariage de sa fille aînée.

D'habitude, le boucher rappelle à Khaled de ne pas traîner pendant ses commissions. Aujourd'hui, il lui promet plus gentiment :

« Si tu fais vite, ils te donneront des *ma'amoul*. »

Le visage de Khaled s'éclaire à la perspective de manger des gâteaux de semoule. Hussein sort de la boutique avec le garçon et se tient un moment dans la rue principale.

Les autres étals et magasins ont ouvert, et une queue se forme devant la boulangerie. Dans la rue, devant l'hôtel des pèlerins, casquettes de base-ball et visières embarquent à bord des cars touristiques *Terre Sainte*. Devant lui, de l'autre côté de la seule partie goudronnée de la rue, se dresse le Marvellous Emporium, le grand magasin aux proportions énormes qui appartient et est géré par Abou Za'atar. Hussein a envie de traverser la rue sur-le-champ, de réclamer l'attention de son oncle afin de lui déballer ses problèmes, mais la vue d'un gros camion venu d'Irak garé sous l'enseigne au néon du grand magasin l'arrête. Il ne connaît que trop bien les priorités d'Abou Za'atar. Les chauffeurs qui lui apportent des tonnes d'articles potentiellement rentables passent avant les affaires familiales. Ce camion possède un atout supplémentaire : il vient d'un lieu connu pour son butin américain – tenues militaires recyclées, aliments périmés, et même pièces détachées de climatiseurs obsolètes –, une marchandise extrêmement convoitée qui exige toute l'attention d'Abou Za'atar. Car c'est au cours des quelques minutes qui s'écouleront entre les rafraîchissements et le déchargement que l'affaire sera conclue. « *L'homme au ventre plein a le cœur sur la main* », dit un des aphorismes que chérit son oncle.

Dans le passé, Hussein s'en serait amusé. Cependant, depuis que leur entreprise est devenue mal vue de certains, il ne peut s'empêcher de se demander s'il n'est pas juste une victime supplémentaire de l'avarice d'Abou Za'atar. Lors des transactions commerciales, son oncle prend toujours plus que sa part des bénéfices – ce qui n'est pas surprenant. Dans l'affaire qui les concerne, il s'est débrouillé pour éviter à la fois la gêne et la stigmatisation sociale dont est victime Hussein. Écœuré, le boucher plisse les lèvres, surtout dégoûté de lui-même. Il sait bien qu'il est inutile de s'agacer du comportement d'Abou Za'atar. Il n'est pas responsable de la nouvelle gêne qui s'est installée entre eux. Il s'est toujours comporté de la même façon. Le problème, c'est qu'Hussein a plus de mal qu'avant à accepter la philosophie mercantile de son oncle. Il se retire dans sa boutique en soupirant.

Seul avant la cohue du matin, il s'accroupit derrière le plan de travail et passe la main derrière l'un des réfrigérateurs. Lorsqu'il est sûr que personne ne le voit, il en sort subrepticement un bocal ordinaire, dévisse le couvercle et boit à longues et lentes gorgées. L'arak pur lui enflamme la gorge, mais avec cette brûlure vient le calme brutal qu'il trouve toujours, temporairement, au fond des bouteilles. Les gens comme Abou Za'atar et madame Habash ne devraient pas être les seuls à pouvoir s'offrir un avenir décent. Il souhaite les mêmes chances non pour lui-même – il est trop tard à présent – mais pour ses fils. Hussein a donc fait ce que beaucoup trouveraient inconcevable : il a vendu les terres de son père. De sa propre initiative, il a installé sa famille dans une maison neuve. Mais l'argent, comme le lui rappelle son oncle en permanence, ne suffit jamais. Après avoir jeté un nouveau regard autour de lui, le boucher saisit rapidement le bocal et avale une autre puissante gorgée.

Dès l'instant où Abou Za'atar lui a montré le cochon, Hussein a deviné que le chemin de la prospérité serait semé d'embûches. Il n'a pas vraiment réfléchi à ce qu'il ferait après la première portée, partant du principe que les porcelets seraient engraisés en vue d'une unique vente juteuse. L'affaire s'arrêterait là. Il n'avait pas pris en considération le comportement naturel des porcs. À peine les jeunes verrats furent-ils sevrés qu'ils acquirent le réflexe de l'accouplement. D'abord, ils essayèrent de monter leur mère puis de s'accoupler entre eux, et enfin, ils s'intéressèrent à leurs propres sœurs. En les observant, Hussein commença à se demander si ce projet n'avait pas plus d'avenir qu'il ne le pensait.

D'après ce qu'il savait, la castration était le meilleur moyen de s'assurer que les mâles engraisassent convenablement, mais il décida d'en épargner deux. Il les laissa avec leur mère et cinq de leurs sœurs puis installa les treize autres porcelets dans différents enclos. Les mâles s'accouplaient avec une complaisance libidineuse et savouraient leurs treize minutes d'orgasme sans la moindre inhibition. Fasciné, Hussein mesurait leur durée à l'aide d'un chronomètre taïwanais sophistiqué (précis au dixième de seconde) emprunté au Marvellous Emporium. L'expérience porta ses fruits. À la fin

du cinquième mois, la mère et trois de ses filles étaient enceintes. Le reste de la portée était prêt à être commercialisé. Hussein fit cependant une curieuse découverte : il n'avait pas le cœur de les tuer. Il était étrange que le fils d'un fermier, accoutumé depuis son plus jeune âge à la nécessité d'abattre des animaux, éprouve une telle sensibilité ; et il était plus étrange encore qu'un ancien soldat rompu à l'usage des outils de la mort, des armes de poing aux couteaux à cran d'arrêt, soit incapable d'égorger un cochon. Il s'était peu à peu pris d'une affection absurde pour ces créatures, née d'un certain respect pour leur intelligence. Il n'était pas question d'aller trouver Abou Za'atar ; son oncle ne le comprendrait jamais.

Hussein se demanda à quelle personne fiable il pourrait s'adresser afin de résoudre son problème. Lui vint alors l'idée de confier l'abattage des porcs au chef de la famille qui logeait dans la maison en terre crue de son père. Hussein avait ignoré les objections vigoureuses de Laila en louant le bâtiment à l'une des plus anciennes familles de réfugiés palestiniens arrivée en ville du vivant d'Al-Jid. Sa femme ne comprenait pas pourquoi il lui faisait payer un loyer aussi faible ni pourquoi, lorsqu'il restait de la viande à la boucherie, Hussein la lui offrait. En réalité, il ne s'agissait pas seulement d'aider des gens dans le besoin. En prêtant la maison de son père à ces personnes démunies, il espérait racheter sa faute : la vente des terres adorées d'Al-Jid.

Quelle que fût la raison de son geste, la famille palestinienne lui en était reconnaissante. Son chef, un homme d'une soixantaine d'années, accepta sans hésiter de s'occuper des cochons et de demander à l'un de ses fils de les abattre contre une petite rémunération. C'est ainsi qu'Hussein embaucha ses premiers employés, et il s'avéra rapidement qu'Ahmad était un ouvrier compétent. Neuf mois et cent porcelets plus tard, la somme de travail était considérable. La vente au détail progressait. De toute évidence, Abou Za'atar ne s'était pas trompé : le filon qu'il avait flairé était rentable.

Il restait, cependant, un problème apparemment insurmontable. Hussein examinait chaque portée avec minutie. Guettant certains signes, il pesait et mesurait les porcelets, inspectait leurs sabots,

leurs queues, et vérifiait leurs yeux. Tout s'était bien passé jusqu'à maintenant, mais il savait que les chances de produire une nouvelle génération exempte de problèmes de consanguinité étaient très minces. « Qui pourrait bien vouloir manger une bête à deux têtes et six pattes ? » comme le disait Laila ! Sans l'intervention d'Abou Za'atar, la mine d'or se serait tarie plus tôt que prévu.

Le propriétaire rusé du grand magasin avait déjà apporté de nombreuses pierres à l'édifice. Il fournissait, à des prix juste un peu plus élevés que ceux pratiqués par son commerce, le fourrage et les antibiotiques. Il avait également trouvé un grand réfrigérateur bruyant pour son neveu, et même un aiguillon électrique, qu'Hussein n'avait pas le cœur d'utiliser. Cependant, la solution qu'il suggéra cette fois éclipsa totalement les précédentes. Grâce à ses contacts de l'autre côté de la frontière, Abou Za'atar mit la main sur un stock de semence de porc congelée. L'idée n'emballait pas tellement Hussein – l'insémination artificielle avait quelque chose de contre-nature qui le mettait mal à l'aise.

Lorsque le premier lot arriva à bord d'un camion à destination de Damas, les doutes d'Hussein se multiplièrent. L'inscription sur l'étiquette de la boîte qui contenait les tubes de sperme et le livret d'instructions qui l'accompagnait étaient tous deux rédigés en hébreu. Bien que la consommation de porc soit également interdite de l'autre côté du fleuve, elle était commercialisée sous le nom de *basar lavon* – « viande blanche ». Autrefois, les boucheries vendaient de la viande de porc en secret, mais lorsque huit cent mille Russes immigrèrent en Israël après les événements de 1989, on en trouva bientôt à tous les coins de rue. Pour beaucoup d'habitants de la ville d'Hussein, l'insémination artificielle en elle-même était une méthode scandaleuse ; aussi le boucher était-il certain que si l'origine de sa récente importation secrète venait à s'ébruiter, tout ce pour quoi il avait travaillé partirait en fumée.

Bien entendu, l'idée d'avoir recours à une telle innovation technique enchantait Abou Za'atar. De son œil encore en bon état aidé d'une loupe, il étudia le thermomètre et le reste de l'équipement avec un enthousiasme étourdissant. Le voyant lire attentivement

les instructions, Hussein fut très troublé par ses compétences en hébreu. Tandis qu'il assemblait le cathéter, Abou Za'atar lui expliqua avec désinvolture qu'à une époque où aucun habitant du Moyen-Orient ne pouvait prononcer le nom d'Israël en public sans être arrêté, il avait souhaité apprendre la langue de ce pays par rébellion juvénile. Son rêve s'était réalisé lorsque la Jordanie et Israël avaient fait la paix en 1994 : la Knesset, à Jérusalem, avait commencé à proposer des cours d'hébreu par correspondance à un tarif abordable. Abou Za'atar balaya ensuite les peurs de son neveu une bonne fois pour toutes en déclarant :

« Ce qui est bon pour les cochons l'est aussi pour la politique. »

Ragaillardi par l'assurance de son oncle, Hussein accepta à contrecœur de faire une tentative. Ils se limitèrent à l'insémination de la grosse truie jusqu'à ce que la méthode soit parfaite. Les deux premiers essais échouèrent, mais en guettant soigneusement l'apparition de signes caractéristiques chez la truie – une certaine rougeur autour des organes génitaux provoquée par la présence d'un verrat, une élévation de sa température corporelle –, Hussein parvint à déterminer le moment opportun de faire une troisième tentative. La portée engendrée s'avéra moins nombreuse que les précédentes – huit porcelets – mais à l'évidence, les bénéfiques tirés de l'introduction de ce sang neuf compenseraient largement le ralentissement temporaire de la production. Alors qu'augmentaient sans cesse le nombre et la fréquence de ses portées, Ahmad gratifia la truie d'Abou Za'atar d'un surnom. Tandis qu'il la soignait, il chuchotait à l'oreille d'*oum* al-Khanaazeer, mère de tous les cochons, qu'elle était pour eux un véritable porte-bonheur.

Il faut cependant reconnaître que, pendant un temps, la production dépassa la demande. Cela inquiétait Abou Za'atar car il détestait le gaspillage et cherchait toujours le moyen de le transformer en profit. Le congélateur qu'il avait fourni n'était pas assez grand pour stocker le surplus, et le coût du carburant qui alimentait le groupe électrogène s'avérait terriblement élevé. Aussi le vieil homme pressa-t-il son neveu de trouver un autre moyen de conserver la viande.

Hussein commença à consulter des sites culinaires au cyber-café récemment ouvert de la ville et en découvrit un qui exposait en détail les différentes méthodes de fabrication du jambon. Un jour, il arriva à la ferme équipé de deux marmites en aluminium. Afin de la prémunir contre la trichinose, une maladie aussi incompréhensible que fâcheuse, il fallait faire cuire la viande à haute température. Peu convaincu par le petit feu qu'avait allumé Ahmad, Hussein insista pour que la viande marine ensuite dans de la saumure et qu'elle repose longuement, recouverte d'une croûte de sel, de sucre, de nitrate de potassium, de poivre et d'épices, le tout fourni par le grand magasin. Enfin, la viande fut séchée au soleil. Ces jambons étaient durs et jaunâtres ; Abou Za'atar ne parut pas emballé.

Hussein écuma ensuite internet dans le but d'apprendre les techniques de fumage. Il laissa à Ahmad les instructions à suivre pour la construction d'une petite cabane en tôle ondulée et partit à la recherche du bon combustible. Un site recommandait le chêne et le hêtre, deux essences qui donnaient infailliblement une teinte dorée à la viande. Cependant, non seulement celles-ci étaient introuvables sur le marché, mais Hussein vivait dans une région où il était difficile de trouver le moindre bout de bois. Il envoya donc les fils d'Ahmad passer la campagne au peigne fin. L'assortiment de branches de jujubier qu'ils parvinrent à rassembler donna à la viande une teinte gris-bleu malsaine, ainsi qu'un parfum amer et nauséabond.

« Pas étonnant qu'on ait utilisé cet arbuste pour la couronne du Christ », dit Hussein, dégoûté.

Il était prêt à abandonner le projet tout entier, mais Abou Za'atar l'encouragea à persévérer. Grâce à ses innombrables contacts, le vieil homme apprit l'existence d'une oliveraie dans les Territoires occupés qu'on était sur le point de détruire afin de faire de la place à une nouvelle colonie. Il se procura ainsi toute une cargaison de bois d'olivier dont il organisa, à ses propres frais, le transport jusqu'à la ferme. Hussein s'indigna des implications politiques de l'opération, mais son oncle se montra peu impressionné.

« Al-Jid t'a sûrement raconté l'histoire de l'olivier sacré. Chacune de ses feuilles porte les mots "*Bismillah al-rahman al-rahim*", "Au nom d'Allah le Clément, le Miséricordieux". Si un arbre omet de prier cinq fois par jour, Dieu le délaisse et son destin est d'être abattu. Est-ce ma faute si les Israéliens estiment que toutes les oliveraies palestiniennes sont impies ? »

Hussein mit les branches noueuses à sécher au soleil afin de réduire le tanin de l'écorce puis construisit méticuleusement un feu dans son fumoir. Et enfin, il fut récompensé. La viande, tout le monde en convint, dégageait un arôme d'olive amère, une saveur riche et moelleuse qui lui assura un succès instantané auprès des clients. Cependant, les arrivages de bois n'étaient pas assez fréquents pour que le fumage soit économiquement viable. Seul un homme le fournissait régulièrement en bois et baies de genévrier – son cousin les lui envoyait d'Allemagne, ce qui permettait à Hussein de produire un jambon de Westphalie tout à fait acceptable. Le boucher fut donc obligé de recommencer à faire bouillir la viande destinée au marché. Après de nombreux essais et erreurs, il eut l'idée d'enrober ses jambons cuits de miel, d'anis et de menthe *nanah* séchée. Enfin, il réalisa une avancée décisive en recouvrant la viande d'une épaisse couche de *za'atar*, le mélange d'épices de maman Fadhma. Un jambon parfaitement arabe était né.

Cette méthode demandait du temps et de l'espace. Il fallut construire un atelier de traitement qui abriterait la viande du soleil et des mouches. Hussein se gardait scrupuleusement de la goûter lui-même et n'estimait sa qualité qu'au toucher. Or la texture des jambons bouillis ne le satisfaisait jamais autant que celle de la variété fumée. Il fut donc ravi qu'Abou Za'atar parvienne finalement à organiser l'exportation de la majeure partie de la viande transformée. Hussein prit cependant soin de ne jamais se renseigner sur sa destination. Si le sperme de porc congelé et le bois d'olivier traversaient le fleuve clandestinement sans la moindre difficulté, il n'y avait pas de raison pour qu'une cargaison de jambons ne parvienne à le franchir dans l'autre sens. Il ne voulait simplement rien savoir.